

GUERRE D'ALGÉRIE : SOUVENIRS

D'UN JEUNE OFFICIER APPELÉ 1961-62

Le 1^{er} octobre 1960, je rejoins l'armée. Nous sommes à un moment crucial de la guerre d'Algérie. Après avoir conquis légitimement le pouvoir, poussé par ceux qui voulaient garder l'Algérie française, le Général de Gaulle, pour qui j'ai de l'admiration à l'époque, souhaite en finir avec le conflit mais ne sait pas encore comment en sortir dignement. Il faut avant tout rester maître du terrain pour que les artisans de l'indépendance acceptent de composer. Aussi, l'engagement total de l'armée est plus que jamais nécessaire.

A ce titre, les élèves ingénieurs de quelques Grandes Écoles, et parmi elles Centrale Paris, dont je suis diplômé, sont soumis bon gré mal gré à l'« instruction militaire obligatoire » (I.M.O.) Chaque semaine, pendant le cursus scolaire, nous devons consacrer une demie journée à une formation militaire du type élève officier. Nous devons également sacrifier trois semaines de nos vacances d'été à une « période militaire » dont la première se tint pour nous à Montlhéry, près de Paris, et la seconde à Mourmelon, en Champagne. Pour prix de ces efforts, et parce que le pays avait besoin en Algérie de jeunes officiers qualifiés, nous étions incorporés dans l'armée, pour notre service militaire, avec le grade d'officier plein (et non pas d'aspirant). L'avantage était pour nous d'être rémunérés avec la solde attachée à notre grade, contrairement aux aspirants qui faisaient le même travail et ne recevaient qu'une indemnité d'homme de troupe.

Service militaire à Nîmes

C'est donc avec le grade de sous-lieutenant que je suis affecté à l'école de spécialisation de l'artillerie anti-aérienne de Nîmes pour une formation de six mois, qui débouchera vraisemblablement sur une affectation en Algérie. Nous troquons nos habits civils pour la tenue militaire. Dans une boutique spécialisée de Nîmes, nous achetons notre tenue d'apparat, les galons et le képi. Dans la rue, les jeunes recrues qui nous croisent ont l'obligation de nous saluer mais feignent souvent de ne pas nous voir.



Manœuvres à Nîmes 1960



En position sur le canon antiaérien de 40. Nîmes 1960

Ma femme souhaitant me rejoindre à Nîmes, je trouve un logement en harmonie avec mes revenus. Il s'agissait d'un genre de F1, au rez-de-chaussée d'une villa de la rue Ste Perpétue, dont les propriétaires occupaient la partie haute. Pas de quoi pavoiser, mais c'était calme et propre.

Départ pour Arzew. Le putsch des généraux

Le 10 avril 1961, j'appareille de Port-Vendres sur un cargo à destination d'Oran, l'El Mansour. La traversée est perturbée par une mini tempête qui en met plus d'un à mal. Le bateau est une coquille de noix malmenée par les vagues. Au petit matin, le teint plus ou moins cireux, nous découvrons la terre d'Afrique. Sur la jetée, une inscription nous prévient : « Ici, c'est la France ».



Arzew, le bord de mer



Arzew, réunion générale. Au premier plan, des aviateurs



Pendant l'allocution du Général de Gaulle, autour d'un transistor



Arzew, repas méchoui



Ces photos sont l'œuvre de mon camarade Claude Broussy

Des camions nous transportent dans un camp, dans la petite ville d'Arzew, connue pour ses raffineries de pétrole. Le camp accueille tous les I.M.O. en provenance des diverses écoles de spécialisation de l'armée en France (arme blindée, artillerie, génie, transmissions, infanterie, aviation ...). Nous sommes au total trois cents sous-lieutenants environ, appelés à résider là pendant trois semaines, pour une nouvelle formation au terrain de la lutte anti-guérilla. On nous prévient, ici il ne s'agit pas de combats de salon. L'entraînement sera dur, avec séances d'épreuve au tir à balles réelles.

J'ai quitté la France, ma femme, mon fils, ma famille pour aborder un épisode de ma vie qui est rempli d'incertitudes et de menaces. Après Arzew, je sais que j'irai à Alger dans un premier temps mais Alger est la ville de tous les dangers et l'armée peut décider à tout moment d'une autre affectation. On parle beaucoup du « djebel » d'où les exactions les plus odieuses sont rapportées. Femmes et enfants égorgés, hommes émasculés, gorges, têtes tranchées

Qu'on s'en étonne ou pas, j'ai quitté la France sans trop d'appréhension. Sans tristesse non plus, à peine un vague sentiment de peur mais en contre partie la satisfaction de prendre part à une mission périlleuse dont j'aurais regretté d'être exclu. Il fallait que j'y sois parce que c'était difficile. Ce qu'on aurait pu qualifier de courage n'était de fait que l'expression du péché d'orgueil. Il y avait d'ailleurs un évident paradoxe au fait que ceux qui avaient affiché les meilleures dispositions à l'égard de la chose militaire et qui étaient sortis en tête du classement final des épreuves de l'I.M.O. choisissaient la Marine ou l'Armée de l'Air car ils avaient plus de chances d'échapper à l'Algérie. J'éprouvais à leur égard un mélange d'envie et de commisération.

J'avais, pour m'accompagner, ma cantine métallique d'officier. Mon nom et mon grade y sont restés inscrits au vernis rouge qu'utilisait ma femme pour les ongles. Il est aujourd'hui dans la cave. J'avais aussi ma guitare. Cet instrument que j'avais acheté à Valence en 1959 n'était pas celui que je possède à présent, ni celui acheté à Cuba en 1971, il n'était pas de bonne qualité mais j'avais fait avec lui mes premières armes. Très vite, la guitare était devenue une passion pour moi. Dans mes pérégrinations algériennes, au plus profond du territoire et jusque dans les sables pré désertiques du sud, j'ai réussi à la garder près de moi et je lui dois d'avoir considérablement adouci mon existence.

Ce camp d'Arzew n'était ma foi pas désagréable. Nous logions dans des baraques mais le temps était doux et le bord de mer, tout proche, rappelait la côte rocailleuse de la Corse. Je pensai qu'il y aurait des oursins et qu'on pourrait en déguster quelques uns. La nourriture était plus que spartiate mais, près de l'entrée du camp, les week-ends, un marchand de brochettes de cœur de mouton venait s'installer. Il me fit découvrir et apprécier le goût si particulier de cette viande grillée et les parfums de là-bas.

Tout se serait passé de manière anodine, en dépit des dures épreuves physiques auxquelles nous étions soumis chaque jour, où la mitraille et les grenades occupaient une place de choix, si la nouvelle du « putsch » d'Alger n'était tombée un certain vendredi 21 avril 1961.

Nous l'apprenons par la radio ce jour-là : quatre généraux de l'armée française en Algérie, Maurice Challe, André Zeller, Edmond Jouhaux et Raoul Salan prennent le contrôle d'Alger et annoncent qu'ils se réservent le droit d'étendre leur action à la métropole *« pour y reconstituer un ordre constitutionnel et républicain gravement compromis par un gouvernement dont l'illégalité éclate aux yeux de la nation »*

Les trois cents officiers que nous sommes, ainsi que les officiers d'encadrement, du capitaine au colonel, se regardent abasourdis. Le colonel chef de camp prend part d'emblée pour les rebelles.



Les quatre généraux auteurs du putsch d'Alger



Alger, vue de la baie par l'ouest



Alger, la Grande Poste

Autour de nous, les camarades les plus conservateurs, qui se distinguent par leur goût affiché pour la tradition militaire, cherchent à nous convaincre de soutenir le mouvement putschiste.

Il y a du flottement parmi nous. Nous ne sommes pas encore suffisamment imprégnés de culture militaire, pas assez mûrs en politique, pour décider de ce que nous devons faire. A ce stade, le camp tout entier pourrait basculer d'un côté ou de l'autre.

Nous passons le week-end au bord de l'eau. Le temps est déjà propice à la baignade même si l'eau est encore assez fraîche. Les plus courageux, ou les plus fanfarons (j'en ai fait partie) piquent une tête dans l'eau. Je ramène fièrement quelques oursins et j'explique à mes amis sceptiques qu'on peut s'en délecter, ce que je fais pour les convaincre, avec peu de succès.

Dimanche soir, on est averti d'une déclaration importante du Général de Gaulle. Nous sommes le 23, il est 20h00, nous nous rassemblons autour de transistors. Ce que nous entendons changea radicalement la face des événements.

Paraissant, nous l'avons su après, en uniforme à la télévision, le Général prononce son fameux discours dans lequel il dénonce le « quarteron de généraux » félons et demande à l'armée de désobéir à ce pouvoir insurrectionnel et de rester fidèle à de Gaulle. Il nous ordonne, par-dessus la hiérarchie en place, de mettre en oeuvre tous les moyens pour barrer la route à la sédition.

Je ne sais comment décrire le grand frisson qui passa sur chacun d'entre nous et l'enthousiasme spontané qui explosa à la fin du discours. Le capitaine instructeur, qui détenait il faut le dire la clé de l'armurerie, s'adressa à nous pour nous rassembler et vérifier que nous faisons corps avec le pouvoir légitime, contre la « junte ». Ceux qui dans un premier temps avaient manifesté de la sympathie pour les rebelles, se tinrent tranquilles à défaut de rentrer dans le rang.

Accompagné de quelques uns d'entre nous, le capitaine se rendit tout de suite chez le colonel, lui signifia notre fidélité à de Gaulle et l'enjoignit de rester aux arrêts dans son bureau. On sait ce qui s'ensuivit : le débarquement en France n'eut pas lieu et le mardi 25 avril les généraux se firent applaudir à Alger pour la dernière fois. Progressivement les troupes les ayant suivis se rendent et les insurgés s'installent à Zéralda où le général Challe, le premier, s'en remet aux autorités légales.

Le putsch a échoué et nous y avons pris notre part quoique modeste. Le séjour au camp se termine dans une certaine confusion qui n'est pas pour nous déplaire car nous n'avons pas encore perdu notre mentalité de potaches, toujours friands de divertissements même quand ils sont tragiques.

Dans les premiers jours de juin, le camp se vide de ses occupants. Pour ma part, je monte dans un train pour Alger. Nous parcourons la côte d'ouest en est à travers champs, vergers et vignes d'une campagne qui apparaît fertile et bien entretenue. Le soir même, j'entre avec mon paquetage au Fort l'Empereur. C'est là que se trouve l'Etat-major du 411ème RAA (régiment d'artillerie anti-aérienne). On me donne une chambre et je m'installe.

Installation à Alger

Dès lors, j'ignore qui dirige mon sort. J'ai du mal à identifier mon supérieur direct, j'en conclus que je n'en ai pas, mais je participe à des interventions la nuit pour le maintien de l'ordre de la ville, des actions dont je comprends très vite qu'elles sont dirigées contre les pieds-noirs, suspects d'avoir sympathisé avec la rébellion.



Carte des environs d'Alger. En médaillons, la rue Didouche Mourad, ex rue Michelet et la 4 CV Renault



Bi-moteur Nord Atlas survolant l'Algérie

Nos missions sont dirigées vers les quartiers centraux, tous habités par des européens. Nous sommes généralement mal reçus : les plats de spaghettis à la sauce pleuvent sur nos têtes, accompagnés d'injures et de jets de pierres Je ne suis pourtant pas mécontent d'être à Alger. Pendant mes temps libres, je me promène rue Michelet (Didouche Mourad aujourd'hui).

C'est là, dans une librairie musicale, que je fais l'acquisition d'un lot de partitions pour la guitare, qui me seront bien utiles par la suite, et que je trouve le traité en deux volumes, théorie et exercices, de l'Harmonie selon Théodore Dubois (1921). Je l'offris plus tard à Eric qui, ne comprenant pas ce que ces ouvrages pouvaient représenter pour moi, les égara après les avoir prêtés à un ami peu soigneux.

C'est à Alger que vivaient les cousins de mon père Jean et Marcelline. Jean était Directeur de la Lyonnaise des Eaux d'Algérie. Le jour où je rencontrai Marcelline, pour la première fois là-bas, nous nous étions donné rendez-vous sur la place de la Grande Poste. J'étais là le premier. Je la vis arriver de loin, le visage abrité sous une capeline claire. Elle était splendide dans sa tenue printanière ! Je fus très bien reçu à la maison, avec beaucoup de chaleur, comme leur fils. D'ailleurs, Jean venait d'acheter à Marcelline une 4CV Renault, le petit jouet à la mode de l'époque. Elle sortait d'usine et sentait bon la voiture neuve. Jean n'hésita pas à me la proposer pour rentrer à mon cantonnement qui avait changé entre temps et qui se situait désormais à Hussein Dey, loin du centre d'Alger. Je crois qu'il fallait longer sur le trajet, le "ravin de la femme sauvage", dont le nom m'impressionnait. Je me rappelle la joie éprouvée en conduisant ce véhicule et le statut de privilégié qu'il me conférait aux yeux de mes collègues du régiment.

Les jours passaient. Nous étions maintenant à mi-mai et le printemps s'installait. Le général commandant la place convoqua les nouveaux officiers. J'étais sur la liste. Ma prestation fut des plus mauvaises. Ce jour là, je ne sais plus pour quelle raison, il me manquait une partie de mes vêtements d'apparat, ceux que je devais revêtir pour la circonstance. Je me présentai avec une cravate civile, certes très sobre mais pas réglementaire, une chemise du même acabit et des chaussures de ville. Le général ne dit rien. Il me questionna par contre sur mes centres d'intérêt à l'armée. Je connaissais par cœur le fonctionnement du radar COTAL, en service dans la lutte anti-aérienne. Je lui dis mon intérêt pour cette technique, en oubliant que ma franchise pouvait constituer une faute tactique dans la mesure où je souhaitais rester à Alger.

En effet, il me répondit sur le champ : « vous serez muté au 59^{ème} RA, sur le barrage tunisien ». Etait-ce une sanction pour mon dilettantisme vestimentaire ou une décision rationnelle dont on se plaint à dire qu'elles sont rares dans l'armée ? J'en suis toujours à mes conjectures et dans le fond, peu importe. Les dés étaient jetés, je devrais partir pour le désert après m'être réjoui de mon affectation à l'univers civilisé d'Alger.

En pratique, ceux qui sont restés ont rapidement déchanté car la vie dans la capitale de l'Algérie, tiraillée entre l'armée fidèle au pouvoir de Paris, le FLN algérien et une résistance de plus en plus violente de la part de l'AOAS (organisation de l'armée secrète) devint rapidement dangereuse pour ceux qui s'y trouvaient.

Bir el Ater (*le dernier puits*)

Le 24 mai, je prends place dans un avion militaire à fuselage double type Nord-Atlas, pour un trajet en direction de Bir-el-Ater, à 80 km au sud de Tebessa. Les sièges sont en toile. On est attaché par des sangles car l'avion n'est pas bien stable. Il n'est pas insonorisé non plus. Le bruit de ses deux hélices emplît sa carlingue sans fenêtres. On vole sans rien voir. Il n'y a pas de



Merveilleuse photo de Bir el Ater, paysage et tentes de nomades parmi les touffes d'alfa, sur fond de Djebel Onk (1961)



Bir el Ater, trajet vers le poste SI, en zone interdite

personnel à bord et le pilote et son co-pilote ne sont pas bavards. Après un vol de deux heures environ, on se pose sur une piste caillouteuse au milieu d'un nuage de poussière.

J'observe le paysage. Nous sommes dans une plaine au sol aride. Pas de végétation. Seules quelques touffes d'arbustes poussent ça et là. J'apprends plus tard que c'est de l'alfa. On aperçoit des tentes de nomades à l'extérieur de l'aérodrome, plates comme des punaises. Le soleil est plombé, quoiqu'on ne soit pas encore au plus fort de la saison chaude. J'en conclus que les mois d'été seront rudes. Au sud s'élève une montagne. Il s'agit du Djebel Onk, qui recèle d'importantes réserves de phosphates. A voir la fumée ou la poussière qui s'élève au-dessus, on devine qu'il abrite une mine en exploitation. Il est aussi le siège d'un site archéologique qui date du paléolithique. Bir el Ater a donné son nom à "l'atérien", faciès industriel d'Afrique du Nord (30.000 ans BC).

L'Etat-Major du 59^{ème} RA se trouve là, dans des baraquements. J'y suis invité pour quelques formalités. Je rencontre un jeune médecin, qui me parle avec l'assurance de ces gens qui, connaissant le terrain, en profitent pour vous épater et vous inquiéter à la fois. Un groupe de soldats s'adresse à moi :

- s/lieutenant Simonet ?

- Oui

- Suivez moi, s'il vous plait, on part pour le poste S1

On m'explique que je suis affecté à la batterie commandée par le capitaine MATHON. Pourquoi pas ? Ils m'invitent à monter dans un véhicule et me font remettre mon arme. Pour quelle raison ? c'est plus prudent, me dit l'un d'eux. Je ne comprends pas mais j'obtempère. Faut-il le préciser, ces gens qui s'adressaient à moi n'avaient que des grades modestes, au mieux de sous-officiers. Il me semblait étrange que mon statut d'officier ne soit pas mieux respecté. Je n'allai pas au-delà de cette interrogation, renvoyant à une date ultérieure la réponse à des questions de second ordre.

Chemin faisant, je pus recueillir de mes hôtes quelques informations me permettant d'imaginer vaguement le poste vers lequel nous nous dirigeons.

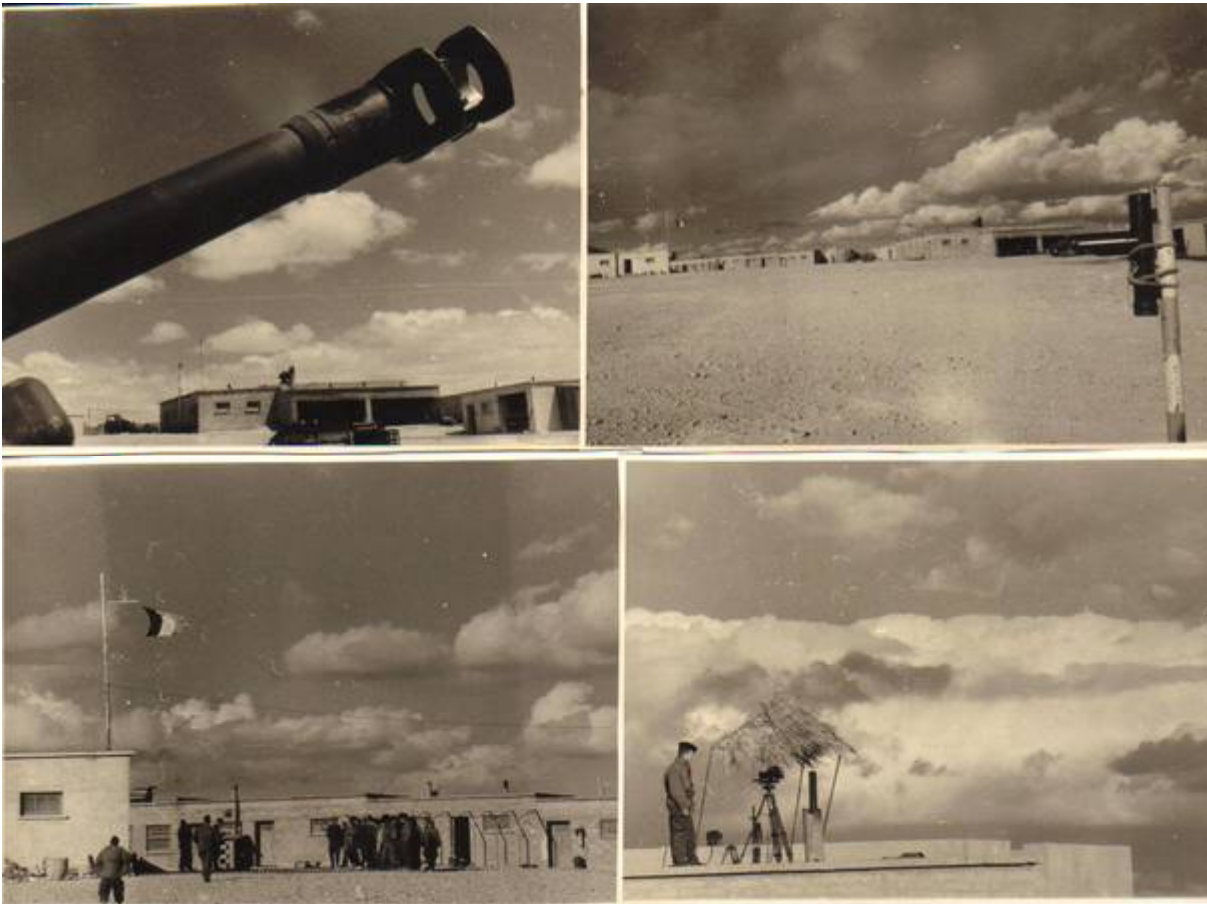
J'appris tout d'abord qu'il était en « zone interdite ». Pour comprendre, il faut savoir que les barrages, à l'est avec la Tunisie et à l'ouest avec le Maroc, se composaient d'une barrière électrifiée sous haute tension, de deux mètres de haut, doublée d'une bande minée de part et d'autre et d'un chemin carrossable où patrouillait la nuit un véhicule blindé qu'on appelait « la herse ». Les barrages avaient été construits à l'intérieur du territoire algérien de façon à laisser jusqu'à la frontière réelle une partie de territoire sous souveraineté française, dite « zone interdite », car aucune personne, aucun animal domestique n'avait le droit d'y séjourner, de jour ou de nuit, sous peine d'être abattu par les militaires en charge de la surveillance du secteur.

Pour sécuriser encore plus ce dispositif, l'armée française avait installé un chapelet de postes, S1 à S24 pour ce qui concernait notre régiment, distants entre eux de quelques kilomètres, dont chacun avait la charge de surveiller au radar la nuit une portion du barrage. Les radars étaient couplés avec des batteries de canons à longue portée qu'on pointait vers les cibles que le radar détectait sur le terrain. Un objet mobile générant un écho sur l'écran radar. En suivant le cheminement de l'écho, on déterminait s'il pouvait logiquement s'agir de groupes à pied cherchant à passer la frontière pour soutenir les rebelles en Algérie ou simplement d'animaux errants.

Ce que je réalisai brutalement à la suite des explications reçues, c'est que, contrairement aux autres, le poste S1 n'était pas en retrait mais bel et bien en avant du barrage, qui de ce fait ne



Barrage électrifié à la frontière algéro-tunisienne



Poste radar canons S. Les chambres des deux officiers sont dans le bâtiment sous le drapeau, hommes de troupe au fond. En gros plan, un canon de 105

pouvait lui assurer aucune protection pour le cas où une bande armée venant de Tunisie décidait de l'attaquer. Certes le radar pouvait détecter l'intrusion ce qui aurait permis d'organiser la riposte, mais tout

de même ! Si j'avais su que par temps de vent, les échos étaient brouillés au point de rendre le radar inopérant

Quelque part à mi-chemin, peu de temps après avoir passé le point de contrôle à travers le barrage pour aller vers la zone interdite, notre véhicule ralentit. De derrière un talus, des individus surgissent, armes à la main et tirent en l'air. Ils ont l'air de combattants d'opérette. Leur escarmouche finie, ils s'évanouissent dans la nature et personne ne les poursuit. Il y a des sourires autour de moi. Pour ma part, l'attaque ne m'a pas impressionné mais je me garde de tout commentaire. Nous poursuivons notre route

A mon arrivée, le capitaine vient vers moi pour me souhaiter la bienvenue. Il est grand et fort, bourru et négligé dans sa tenue. Je dissimule ma déception. Il me présente quelques personnes : un sous-lieutenant comme moi, chargé du radar. J'ai oublié son nom. Il est lisse et me semble un brin fayot. Mes atomes et les siens ne sont pas crochus ! Il y a un sergent-chef, aussi, qui a l'air d'un évêque. Il parle de manière compassée, un tantinet précieuse.

C'est l'heure du dîner. Je suis invité à passer à la table du mess, où officiers et sous-officiers se retrouvent ensemble. C'est un hangar délabré avec une planche sur tréteaux en guise de table et des caisses à munitions pour s'asseoir. Le capitaine s'installe au centre et commente les derniers événements. Il est question d'embuscade où les nôtres se sont vaillamment défendus contre une bande de fellaghas qui ont fini par fuir en laissant leurs armes et munitions. J'écoute ce récit d'un air distrait.

La soupe arrive. C'est un bouillon gras qui évoque de l'eau de vaisselle. Sur la surface, plusieurs grosses mouches mortes flottent au gré des courants. Le capitaine s'en aperçoit et pique une colère. Le cuisinier arrive. Il a les mains sales et porte un tablier plein de tâches de sang et de cambouis. Le capitaine lui inflige sept jours de prison et le renvoie.

Là-dessus, il retire ses galons et les tend au sergent-chef. « Mon capitaine, je crois que nous pouvons arrêter la comédie. Le sous-lieutenant Simonet a reçu son baptême ! »

Tout s'éclaire ! Tout se confirme, plutôt, car je n'étais pas vraiment entré dans le jeu, tout en restant vigilant car rien n'était sûr. Ainsi, ce sergent-chef est le capitaine et vice-versa. L'escarmouche était factice. La réalité rejoint la vraisemblance. Je suis rassuré. Le capitaine MATHON est digne à mes yeux de la fonction qui est la sienne et j'éprouve d'emblée un préjugé favorable à son endroit.

Naturellement, il existait un autre mess pour nous que celui-là, dont le cuisinier faisait tout son possible avec ce qu'on lui donnait pour assurer notre ordinaire.

Je revis le capitaine le lendemain. Il me fit part de sa décision de m'affecter au poste S7 pour assumer la responsabilité de la section « artillerie ». Je l'ai dit précédemment, ces postes de surveillance comportaient un radar « COTAL », prévu à l'origine pour détecter et suivre des avions, transformé pour répondre aux besoins du repérage de personnes en mouvement. Une section était constituée autour de son exploitation et de sa maintenance. L'autre section assurait le maniement des canons et leur entretien. J'en fus donc chargé pour le poste. Le hic était que je ne connaissais rien à l'artillerie de campagne qui est une science en soi. Il s'agit en effet, à partir d'un objectif dont les coordonnées sur le terrain sont données par le radar, de calculer les



Enfants de Bir el Ater. Au bout de la ficelle, un caméléon
 au'ils cherchent à vendre



Les beaux canyons autour de S7
 Mes camarades, les S/L Jouve (à dte) et
 Carbonel



Autre vue des canyons et de la couleur ocre du sol



Calcul de la vitesse de sortie de la balle
 d'un PM MAT 49 !

éléments de tir (direction et inclinaison du tube) puis de tenir compte des impacts sur le sol pour corriger les réglages.

Je dus en apprendre les rudiments car les tirs pouvaient avoir lieu sans préavis. Pendant la durée de mon séjour, aucune tentative de franchir la frontière n'eut lieu chez nous. Plus au sud, du côté de Négrine, une bande de combattants l'avaient fait avec succès quelque temps auparavant. Ayant sectionné les câbles électriques, ils échappèrent aux mines et s'enfoncèrent à l'intérieur de l'arrière-pays. Mais le barrage avait conservé la trace de leur passage. Les circuits électriques étaient conçus sur le principe du « pont de Wheatstone ». Une coupure quelque part modifiait l'équilibre électrique du pont et fournissait une indication précise sur le « point kilométrique » (pk) concerné.

Une section de la Légion fut envoyée sur le champ et n'eut pas de mal à les retrouver. Tous furent tués. Tous sauf un. Les légionnaires le ramenèrent au barrage et le lui firent franchir dans l'autre sens avec pour mission de raconter aux troupes qui stationnaient en Tunisie quel était le sort réservé à ceux qui osaient franchir la frontière.

Deux semaines plus tard, nouvelle alerte, au même endroit, même scénario. La Légion intervient derechef. A la tête du groupe de passeurs, elle retrouve celui qu'elle avait épargné la fois précédente. Il s'était dévoué, fort de son expérience. Aucun d'eux, cette fois, ne survécut.

Il y eut chez nous quelques alertes. Un chameau perdu, une gazelle ou un renard génère un écho suffisamment fort pour justifier l'attention. Quand le hasard voulait que le trajet suivi ressemble au cheminement d'individus, par précaution – et aussi pour se distraire – nous décidions de tirer. Le chef de poste avait une autonomie totale sur la décision de le faire. On déclenchait donc le tir, à partir des éléments fournis par le radar. Naturellement, rien ne nous assurait que l'objectif avait été atteint. On regardait simplement si l'écho était toujours là après le tir. Le cas échéant, on recommençait. Puis, au petit matin, une patrouille « allait aux résultats » pour constater sur place et ... ne trouvait rien.

Je rends grâce au ciel de m'avoir dispensé de tuer des hommes, et d'exposer les miens. D'autres ont été moins chanceux. Ils ont ramené des médailles mais leur conscience n'y trouve pas son compte.

La vie au poste était monotone. Salut au drapeau, à 8h00 du matin, exercices de marche ou de tir, entretien des matériels radar et canons, sieste et sport l'après-midi, veille radar la nuit. Les deux officiers assuraient alternativement la présence dans la cabine du radar. C'est là que je commençai à étudier l'harmonie classique de Théodore Dubois et à faire les exercices qu'il proposait. Une nuit, je me mis en tête d'effectuer un savant calcul : déterminer la vitesse théorique d'une balle sortant d'un pistolet-mitrailleur type MAT 49. J'ai conservé le détail des calculs, juste pour la beauté de la chose.

Le paysage de S7 contrastait avec la plaine caillouteuse de Bir el Ater. Il était plus mouvementé, creusé par endroits de profonds canyons par des oueds qui n'avaient pas toujours été à sec. La terre était d'un bel ocre avec ici et là des touffes d'alfa qui pouvaient être denses dans certaines zones. Un peu plus à l'est, on découvrait quelques dunes de sable, qui ne rivalisaient pas encore avec le modelé des dunes sahariennes mais qui les préfiguraient tout de même.

La faune sauvage confortait le caractère exotique du paysage. Le renard y faisait régner sa loi. Le fennec, de taille plus petite avec de très longues oreilles, était un sujet d'émerveillement quand on réussissait à le voir. On rencontrait plus communément l'élégante gerboise à la longue queue rehaussée à son bout d'une touffe de poils, un rongeur qui a l'apparence d'un marsupial avec ses



Le fennec et ses grandes oreilles



La gerboise



Caméléon « apprivoisé »



La tarentule



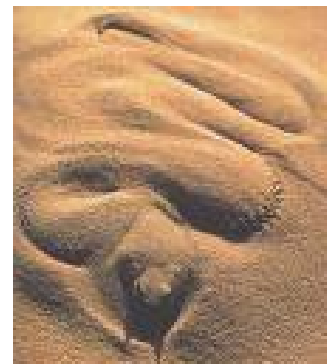
Le scorpion



La vipère à cornes



Grosse vipère, habituée des rochers



Vipère à cornes dans le sable des dunes

pattes arrières longues et robustes qui lui permettent d'effectuer des sauts à la manière d'un kangourou avec des changements de direction déroutants pour le poursuivant. On parvenait, toutefois, à la capturer en l'épuisant au terme d'une course en zigzags.

Sensible à l'esthétique de ce petit animal, j'en installai un dans ma chambre. Bien sûr c'était pour lui une prison. Il se vengea en mangeant un bon morceau du grand sac marin que l'armée m'avait attribué. Craignant qu'il n'aille jusqu'au bout, je décidai de lui rendre la liberté.

Il en alla autrement du caméléon. Ce reptile se rencontrait communément sur les touffes d'alfa. On l'attrapait sans trop de difficulté car il est peu mobile. Au premier contact, il cherche à faire peur en sifflant la gueule ouverte comme le font les serpents. Dès qu'il comprend que c'est peine perdue, il se laisse manipuler facilement. Chacun de nous en avait un, installé généralement sur la moustiquaire du lit. C'est là qu'il passait la journée à guetter les insectes dont il est friand. Une fois dressé, disons plutôt accoutumé, on pouvait le tenir dans la main et l'approcher des mouches. Ses yeux, qui bougent séparément, se concentraient alors sur l'insecte et la langue partait comme un éclair. Les caméléons savent déployer juste ce qu'il faut de longueur de langue pour saisir leur proie. Leurs yeux, grâce à la distance qui les sépare, fonctionnent comme un télémètre.

Les serpents existaient en grand nombre. Outre les couleuvres, qui atteignaient des dimensions respectables, on trouvait deux sortes de vipères. Sur les dunes de sables, il n'était pas rare de rencontrer une vipère à cornes. L'animal est de petite taille, de couleur sable justement et se distingue par ses deux cornes à l'extrémité de la tête. Il a la propriété d'être très venimeux. Un homme de la troupe, qui était infirmier dans le civil, et que pour cette raison ses camarades appelaient « doc », collectionnait les serpents et les conservait dans des bouteilles avec de l'alcool ou du formol.

L'autre vipère était plus classique mais de grande taille. Un jour, les hommes de troupe en avaient acculé une dans l'angle d'un mur en la menaçant avec un outil. J'assistai à la scène. Je fus fasciné par le regard que j'échangeai, m'a-t-il semblé, avec le reptile. J'ai vu de la haine dans ses yeux. C'est-à-dire, une forme d'intelligence. Elle réussit à s'échapper et fila vers le bâtiment où dormait la troupe. La porte était ouverte, elle se faufila à l'intérieur. Dans cette chambre où une trentaine de lits étaient installés, au milieu du paquetage des hommes et de toutes leurs affaires disposés en grand désordre, se cacher pour un serpent n'était pas difficile. Il fallut tout sortir méthodiquement pour trouver enfin l'animal, qui n'échappa pas à une ultime battue et alla finir dans un bocal de « doc ».

Scorpions et tarentules peuplaient aussi notre univers. Difficile de dire lequel des deux était le plus répugnant. Pour couper court à toute compétition sur leurs charmes respectifs, les hommes en poste les invitaient à une lutte à mort. L'arène était constituée par un casque lourd renversé. A l'intérieur, on disposait les deux arachnides qui glissaient sur la paroi métallique du casque et se retrouvaient inévitablement l'un contre l'autre. Ils n'avaient pas d'autre ressource que de se battre. L'arme du scorpion est son dard et son venin. Celles de la tarentule sont ses mandibules. Si elle parvenait à prendre le scorpion par le travers, il se trouvait broyé avant d'avoir pu la foudroyer de son venin. Toute l'issue du combat reposait sur ces dixièmes de seconde d'avance que l'un ou l'autre pouvait prendre pour assurer sa victoire.

Nous changions fréquemment de fonctions. C'était lié aux circonstances et aux mouvements du personnel. Quand un officier partait, il fallait le remplacer et tout le monde bougeait. Il advint chez nous que les stratèges du réseau électrifié prirent la décision de créer un poste supplémentaire pour combler une zone où la couverture radar n'était pas parfaite. Dans cette région où les thalwegs sont nombreux et encaissés, il fallait que les faisceaux radar prennent



*Le poste S21
On a ajouté une véranda de canisses à la mehta qui est divisée en deux. On voit à droite la station radar, au premier plan la réserve d'eau, au fond à gauche la génératrice de courant.
La protection de barbelés est quasiment inexistante. On peut comprendre notre angoisse de passer des nuits sur ce site ingrat.*



Relations publiques avec les nomades. On pouvait même approcher les femmes, si un homme était là pour les chaperonner

autant que possible les vallées en enfilade. C'est ainsi que fut décidée la création du poste S21, dans un lieu sablonneux et venté, à quelque cent mètres de la route de Négrine. On me demanda d'en être le chef.

Contrairement aux autres postes, qui conjuguèrent radar et canons, celui-là n'avait pas d'artillerie. Nous étions là pour surveiller et donner l'alerte mais pas équipés pour la riposte. L'effectif ne comptait donc qu'une quinzaine de personnes dont un sous-officier. Je m'y rendis peu de temps après l'installation du radar et de sa génératrice de courant. A mon arrivée, la vue du site me glaça le sang : paysage martien, au centre une mechta (petite maison) de deux pièces en ruines, un mirador à l'entrée et un vague réseau de barbelés tout autour. Le coupe-gorge par excellence.

Mon sentiment vira à l'angoisse à la tombée de la nuit. Par un soir sans lune, on ne voyait rien. Avec le vacarme de la génératrice de courant, on n'entendait rien non plus et la protection de barbelés était virtuellement inutile. Il aurait suffi qu'une poignée d'hommes s'approchent discrètement, neutralisent la sentinelle et entrent dans le poste en jetant une grenade dans la cabine du radar et une ou deux grenades dans la mechta où nous dormions, pour que le poste soit anéanti.

Le sous-officier et moi nous partagions la veille de nuit dans le radar. Nous dormions tous les deux à l'écart de la troupe, sur des lits de camp proches du sol. Un matin, je découvre un serpent lové par terre exactement sous ma tête. Un autre soir, j'en croise un en allant au radar. Puis, jour après jour, je m'habitue à la peur et au danger, au point de ne plus les sentir. On nous avait dit que c'était à ce moment là qu'il fallait réagir. Je prends donc ma plume et j'écris au colonel pour lui faire part de mon inquiétude devant le manque de protection de ce poste. Quelques jours plus tard, je vois un camion arriver. Il est chargé de rouleaux de barbelés en vrac et de mines éclairantes.

Tant bien que mal, avec le peu d'hommes dont je dispose, nous renforçons la protection et nous plaçons nos mines éclairantes. L'initiative s'avéra peu géniale car, dès la première nuit, les bêtes sauvages qui venaient récupérer nos restes se prirent les pattes dans les fils de déclenchement et nous eûmes droit à un feu d'artifice en règle. C'est la conclusion à laquelle nous sommes parvenus après coup car, sur le moment, les explosions et la lumière eurent pour effet de créer une panique générale qui jeta tous les hommes à l'extérieur, les armes à la main. Dans la confusion, personne ne commandait plus. J'étais moi-même incapable de me faire entendre et, à la vérité, je ne savais que faire. Les armes automatiques se mirent à crépiter en direction de l'ombre qui nous entourait et je dus à la chance qu'il n'y ait pas de blessés.

La fusillade se calma toute seule, tandis que les mines éclairantes finissaient de se consumer. Nous fîmes, un peu honteux, la constatation que nous avions cédé à la panique. Je crains avec du recul, que ce soit ainsi que se sont toujours déroulées les batailles, à la différence près qu'en à la circonstance nous avons seulement un ennemi fantôme.

Sur un site comme celui-ci, qui n'offrait pas l'avantage d'un paysage pittoresque comme S7, la vie était morose. Les hommes mouraient d'ennui. Nous n'avions pas la masse critique pour organiser des sorties ou des matches de football. Le terrain du reste ne s'y prêtait pas. Le risque de dérapage était haut.



*L'heure du courrier dans ma chambre
spartiate à S7. Solitude, froid et transistor
Pizon Bros*



*Les trois mousquetaires : S/Lts Carbonel, Simonet et
Jouve (de G. à D.)
devant leur cantonnement à S7*



Sur les dunes de Négrine



*Vue générale du poste S7
Le canon de 105, le bâtiment des officiers tout seul au
centre gauche*



L'oasis de Négrine, à 60 km au sud de Bir el Ater

Mon séjour à S21 dura quelques semaines. Je rentraï sur S7 et mon camarade sous-lieutenant Claude JOUVE, dont j'avais fait la connaissance avant de partir, prit ma relève avant de partir à quelques kilomètres de là créer un 24^{ème} poste, ex-nihilo, plus au sud, sur un terrain encore plus ingrat où le sol était fait de poussière blanche légère qui se soulevait à chaque souffle de vent. Je retrouvai un autre camarade sous-lieutenant, Jean CARBONEL, un grand garçon bourru mais bon vivant. Ces deux personnages, tous deux universitaires issus du parcours des élèves officiers de réserve, ont été mes seuls amis durant la période Bir el Ater. La vie n'a pas voulu que nous restions en contact. Nos différences socio culturelles, dès lors que nous n'avions plus en commun cette vie de soldats qui se déroulait pour nous tous sur le même tempo, nous auraient sans doute rapidement éloignés.

JOUVE nous invita un dimanche chez lui pour nous faire les honneurs de son poste. Il avait su, étant un excellent meneur d'hommes, mobiliser en peu de temps toutes les énergies pour transformer un enfer en purgatoire. S24 était devenu vivable mais tout juste. Un de ses hommes se piquait de faire de la bonne cuisine. En effet, ce jour-là, il nous servit un civet qui fit nos délices. Le vin ne manquait pas, nous avions les joues chaudes. Ce fut le moment choisi par le cuisinier pour mettre sur la table une peau de chat. Il ajouta, pervers, à mon endroit : « mon lieutenant, voila ce que vous venez de manger ! » JOUVE riait dans sa barbe et les regards étaient tournés vers moi. Je ne sais quel juron je lâchai pour me libérer. Ce dont je me souviens, sans renier la qualité du plat dont je m'étais régalé, c'est le profond dégoût que je ressentis et cette envie de vomir que je ne parvins pas à évacuer. Il fallut un match de football, dans la foulée, pour que l'effort physique vienne atténuer ma nausée.

JOUVE avait la corpulence du joueur de rugby qu'il était dans le civil. Il respirait la force et la santé physique et morale. Pourtant, c'est sur lui que le sort décida de s'acharner. Son mal commença par des pustules sur le corps, de plusieurs centimètres de diamètre, qui creusaient sa chair de l'intérieur en se multipliant. Il partit pour l'hôpital de Constantine, me semble-t-il et y séjourna plusieurs semaines. Sa pathologie était sérieuse et pour une large part méconnue. Les médecins lui appliquèrent un traitement anti-biotique extrêmement robuste. Son mal fut guéri mais son organisme réagit en déclarant un ictère des plus sérieux. Quand l'hôpital nous le rendit, il n'était plus que l'ombre de lui-même. Amaigri, voué, déprimé, il n'avait toujours pas récupéré au moment de notre séparation.

La vie suit pourtant son cours. Un autre dimanche, c'est Négrine que nous visitons. Négrine est une palmeraie dans une oasis à une soixantaine de kilomètres de Bir el Ater. Nous sommes reçus par la Légion qui a planté ses tentes aux environs. L'accueil est digne de la réputation de ce corps d'élite. Nous admirons leur tenue et leur comportement. Ils me témoignent en tant qu'officier, un respect qui me change de l'attitude nonchalante de nos artilleurs du contingent. Nous partons dans les dunes. J'ai ramené de cette incursion dans le désert du Sahara une image de la crête ondoyante de dunes dont le tracé parfait est à n'en pas douter de pure essence mathématique.

On nous parlait régulièrement de Tébessa et de ses vestiges romains. L'occasion se présentant un jour, je prends la route pour aller voir la ville et faire des photos. Je m'étais procuré, à des prix qui étaient réservés aux militaires d'A.F.N. (Afrique française du nord) un appareil qui faisait autorité à l'époque : le Foca universel. Doté d'objectifs interchangeables, du grand angle au téléobjectif, il offrait toutes les chances de réussir de bonnes prises de vue.

*Au nord de Bir el Ater, une
huilerie romaine à plusieurs
étages remarquablement
conservée.
Document exceptionnel*



Route de Bir el Ater à Tébessa, l'antique laboureur



La basilique byzantine Sainte Crispine



A Tébessa, parmi les ruines romaines

Tébessa me fascina. Je ne m'attendais pas à trouver dans ce pays arabe, quelque part dans les monts de l'Aurès, un souvenir aussi bien conservé d'une présence romaine datant d'avant J.C.

La vieille ville est ceinte d'une muraille, dite de Salomon, dont l'une des portes, dédiée à Caracalla, est un véritable arc de triomphe. Il faut préciser que ces monuments sont remarquablement conservés. On ne le doit pas à l'attention des autochtones qui ne se reconnaissent pas réellement dans cet environnement mais probablement au climat et à l'excellence des techniques de construction. Le temple de Minerve se dresse encore dans toute sa majesté.

A l'extérieur des enceintes de la ville, au nord de la porte de Caracalla, on change d'ère avec l'ensemble basilical (donc chrétien) Sainte Crispine, qui date du IV^e siècle. Il est entouré de chapelles, baptistères, catacombes et jardins. Il est connu pour être le plus grand d'Afrique.

Cette région, et son prolongement en Tunisie qui n'est qu'à 40 kilomètres, conserve la marque de Rome. On était ici, à l'époque des empereurs Auguste et Trajan, dans le grenier à blé de l'empire. Il en reste des traces discrètes mais nombreuses un peu partout. Quand on assiste au spectacle dérisoire du fellah qui tente de labourer cette terre devenue aride avec un soc en bois tiré par un dromadaire, on arrive péniblement à croire que ces champs recouverts désormais de cailloux étaient une terre fertile.

A la sortie nord de Bir el Ater, une huilerie romaine se dresse sur deux étages. Elle ressemble à un édifice religieux avec ses ouvertures en ogives et sa taille imposante. Sans doute est-elle là encore aujourd'hui. Nos incursions dans la zone interdite – pour déminer une piste par exemple – nous faisaient découvrir de nombreux puits romains, repérés comme tels sur nos cartes d'état-major. J'ai eu la joie, lors d'une telle sortie, de tomber par hasard sur les restes d'une villa romaine. Le soubassement et le dallage étaient presque intacts et quelques murs toujours debout. Nous avons tous visité des ruines antiques. Il m'a été donné le privilège d'en trouver une abandonnée depuis des siècles dont j'aurais pu revendiquer la propriété car elle n'avait jamais intéressé personne.

Naissance de mon fils et permission en France

On m'annonce le 26 août la naissance de mon fils Eric. Je demande une permission. J'ai la chance d'obtenir une place dans un avion. Chez moi, je retrouve ma femme et mon fils aîné Jean-Yves, qui est devenu un petit garçon que j'amènerai pendant ce court séjour à Notre-Dame de la Garde pour revoir la basilique et admirer la vue sur la rade.

J'ai connu plusieurs mois de dépaysement en Afrique et il me semble pourtant que je n'ai jamais quitté Marseille. Je me découvre une surprenante capacité d'adaptation assortie d'une relative indifférence aux épreuves que je suis amené à affronter.

Cet intermède a une fin. C'est par la mer cette fois que je rentre. S'agit-il d'un « acte manqué », j'arrive au quai après l'heure de départ et je rate mon bateau. Cette erreur me valut deux ou trois jours de prolongation forcée mais je pensais à mon retour devoir subir toute la rigueur de la dure loi martiale. Il n'en fut rien. Mon arrivée tardive passa totalement inaperçue.

Il nous restait à passer l'hiver là-bas. On est tout près du Sahara mais la saison froide est rude. Les nuits sont glaciales et notre habitat ne nous protège pas. Un vieux poêle à bois ou charbon trône dans le couloir qui dessert nos quatre chambres mais nous n'avons pas de combustible. Alors, CARBONEL a l'idée de faire brûler de l'huile de vidange de nos véhicules avec des chiffons formant étoupe. L'ensemble se prête bien à la combustion mais l'odeur est détestable.



Vie des officiers à S1 : à gauche le mess, le capitaine, (Bertrand ?), un lieutenant d'active et les deux sous-lieutenants appelés, à droite, festivités pour Noël 1961



Attentats et exactions OAS début 1962



Le soir de Noël, je me trouve à S1 où j'ai été muté auprès du nouveau capitaine, (Bertrand ?), d'un lieutenant d'active qui s'appelle, je m'en souviens, HAURE-PLACÉ, et de mon homologue le s/lieutenant en charge du radar. Une photo témoigne du décor de fête que nous avons créé pour la circonstance. Il y avait autour de la table un peu de mélancolie mais la bonne humeur compensait. Pour ma part, ma famille m'avait gâté. Ma mère m'envoyait colis sur colis et ma femme des lettres réconfortantes. Mes collègues profitaient de mes victuailles. Issus de familles plus rustres, ils n'étaient pas entourés de la même sollicitude.

Un évènement vint ternir cette période de Noël, qui a vocation à rassembler les hommes autour des valeurs chrétiennes de charité et d'amour. J'entre un soir dans le foyer de la troupe. Je m'aperçois que plusieurs d'entre eux ont abusé de la bouteille. L'un d'eux, notamment, est ivre au point de déparler et d'hésiter à tenir debout. Je formule une remarque anodine. Il vient vers moi en titubant et m'attrape par le col en me hurlant « mon lieutenant, je vous emmerde ! ». Il ne me lâche pas et devient menaçant. A cet instant, je n'ai plus réfléchi et mon poing est parti dans sa figure, devant toute la troupe réunie et médusée. Il s'est retrouvé par terre et je suis sorti.

Un sous-officier m'a suivi dans la cour me suppliant de ne pas donner suite à l'accrochage. A la vérité, je n'étais pas sûr de ne pas être en tort car j'avais porté la main sur un homme. J'apprends qu'il est libérable dans les quinze jours. Si je fais un rapport, il risque le tribunal militaire et une condamnation qui prolongerait son maintien à l'armée. Je réponds que je n'en ferai rien et que nous devons tous oublier l'incident. Le lendemain, l'homme vint me faire ses excuses, sincères ou raisonnées, mais peu importe. La troupe m'en a su gré. J'ai découvert pour ma part que ma non-violence était à la merci d'un geste irréfléchi qui pourrait toujours se produire si on me poussait à bout.

Sur le plan militaire, le conflit est stabilisé. L'armée française peut affirmer qu'elle a rétabli l'ordre. Sur le plan diplomatique, les discussions sont engagées avec les combattants du F.L.N. Les accords d'Evian sont signés le 18 mars 1962. Ils prévoient un cessez-le-feu dès le lendemain 19 mars et l'organisation d'un référendum d'autodétermination qui conduira à l'indépendance de l'Algérie.

En même temps, la résistance des pieds-noirs favorables à l'Algérie Française, soutenue par les chefs qui avaient sympathisé avec le putsch de l'année précédente, prend une apparence sous le terme d'O.A.S. (organisation armée secrète). Cette organisation séditieuse s'en prend à la fois aux arabes et aux militaires du contingent, qui applaudissent à cette paix qu'ils ont longuement souhaitée. Des attentats sont commis. Le danger pour des gens comme nous sous l'uniforme ne vient plus tellement des arabes mais des rebelles français.

L'objectif de l'O.A.S. est de monter les deux populations, arabe et pied-noirs, l'une contre l'autre de façon à interrompre le processus de paix. Le 26 mars une fusillade intervient rue d'Isly à Alger. Elle fait 41 morts et plus de 100 blessés.

Les vagues terroristes, venant des deux camps, se succèdent en avril, mai et juin. Voitures piégées, mitraillages de terrasses de café et autres exactions. C'est dans ce contexte trouble que j'apprends avec soulagement la fin de ma mission en Algérie.

Le 18 avril 1962, je prends le bateau à Bône (aujourd'hui Annaba) pour Marseille, en vue de rejoindre ma nouvelle affectation à Valence au 404^{ème} R.A.A., pour une fin de service armé en douceur.

Je n'ai curieusement aucun souvenir du trajet de Bir el Ater à Bône. Je ne saurais dire si je l'ai fait en train, en avion ou en camion. Ce qui m'est resté, par contre, c'est mon arrivée à Bône et le trajet dans la ville à la recherche de la caserne où je devais passer la nuit. Le danger, pour un militaire officier en tenue était à tous les coins de rue. J'étais à la merci d'un desperado O.A.S. J'y ai échappé. En revanche, je vécus dans cette caserne où je passai la nuit dans un dortoir minable, l'attaque la plus virulente qu'on puisse imaginer de la part d'une colonie de punaises qui se repaissaient chaque nuit d'un sang toujours renouvelé.

Après quelques jours de repos, je prends le chemin de Valence où ma première tâche fut de trouver une chambre chez l'habitant pour me loger et d'acheter ma première voiture avec les économies de ma solde, une jolie Simca 1000. J'eus l'heur ensuite de m'occuper de l'instruction d'une section de bidasses puis je fus envoyé un mois à Biscarosse pour une école de tir antiaérien. A mon retour, ne sachant plus que faire de moi, l'armée me libéra par anticipation et je me débarrassai de mon paquetage avec délectation le 31 juillet 1962. J'étais enfin rendu à la vie civile, amaigri mais somme toute en bonne santé, prêt à me lancer pour de bon dans la vie.

POSTLUDE

Désireux de bénéficier d'échanges avec des personnes qui ont vécu la même expérience, je publiai cet article sur Internet le 17 octobre 2009. Je me disais que par le jeu du référencement de Google et autres moteurs de recherche, je serais mis en relation avec elles. Je ne savais pas que cette démarche me conduirait vers quelqu'un qui a partagé mes responsabilités et mon campement pendant quelques semaines, dans des conditions difficiles. Il s'agit de Maurice RIGAUT, brigadier - chef d'équipe radar, qui faisait office de sous-officier

J'ai fait aussi la connaissance de Daniel HEMARD qui a passé assez de temps à la BCS (batterie de commandement et de services) au QG du 59^{ème} RA à Bir el Ater pour y préparer et réussir sa deuxième partie du Bac et devenir sous-officier.

Tous deux m'ont donné des précisions et des compléments d'information sur la vie et les opérations dans le régiment, qui s'étendait de Tébessa à Négrine, en un chapelet de postes référencés S1 à S24, rebaptisés quelques fois de noms élogieux comme Trident, Neptune ou Timchen City.

J'ai repris ici leurs plus belles photos et leurs plus intéressants commentaires.



*Les cartes d'Etat Major fourmillaient de puits romains.
En voici un photographié par Daniel Hémard*



*Collection d'animaux du désert : tarentule, scorpion, papillon, mante religieuse et vipère à cornes (mortelle).
Photo Daniel Hémard*



S21 NEPTUNE - 1961 - Alimentation en eau

Photo prise par Maurice Rigaud. Je me suis découvert (de dos) sur la photo



Vue d'ensemble de tout le cantonnement

Photo Daniel Hémard



L'appelé CLAUDEL Daniel
à BIR EL ATER SP 86452 AFN

Daniel Claudel, le troisième homme



Le DC3 de service. Photo Daniel Claudel

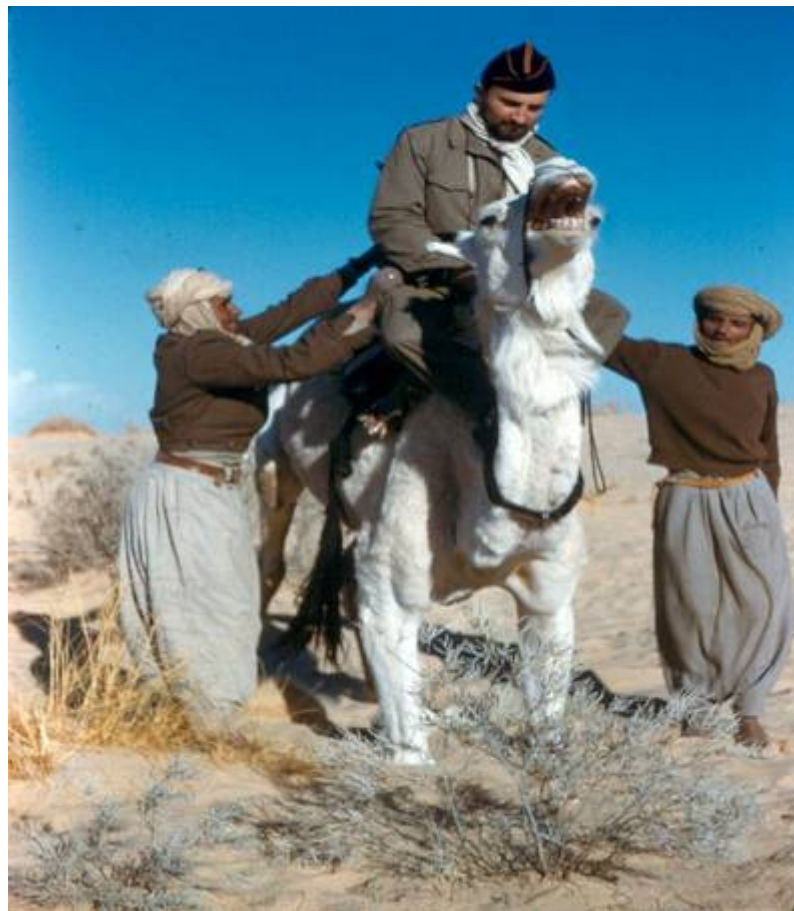


Le douar (village) de Bir el Ater. Photo Daniel Hémard



Oued de bir el Ater

Des oueds en forme de canyons. Photo Daniel Claudel



Sous-lieutenant Daniel Jouve, dont j'ai beaucoup parlé, photographié du côté de Négrine par Maurice Rigaud au cours d'une sortie à laquelle je participai.



S21 NEPTUNE - 1961 - Le seul lit métallique

Mon lit à S21, d'après Maurice Rigaud. J'ai personnellement souvenir d'un simple lit de camp en toile. Je maintiens cette déclaration car la vision du serpent qui dormait un matin sous la tête de lit s'est imprégnée dans ma mémoire avec le modèle du lit. Mon hypothèse est que le lit a changé après mon départ et que la photo est postérieure (je ne suis resté que quelques semaines à S21)



S21 - NEPTUNE - 1961 - Essai de mine éclairante

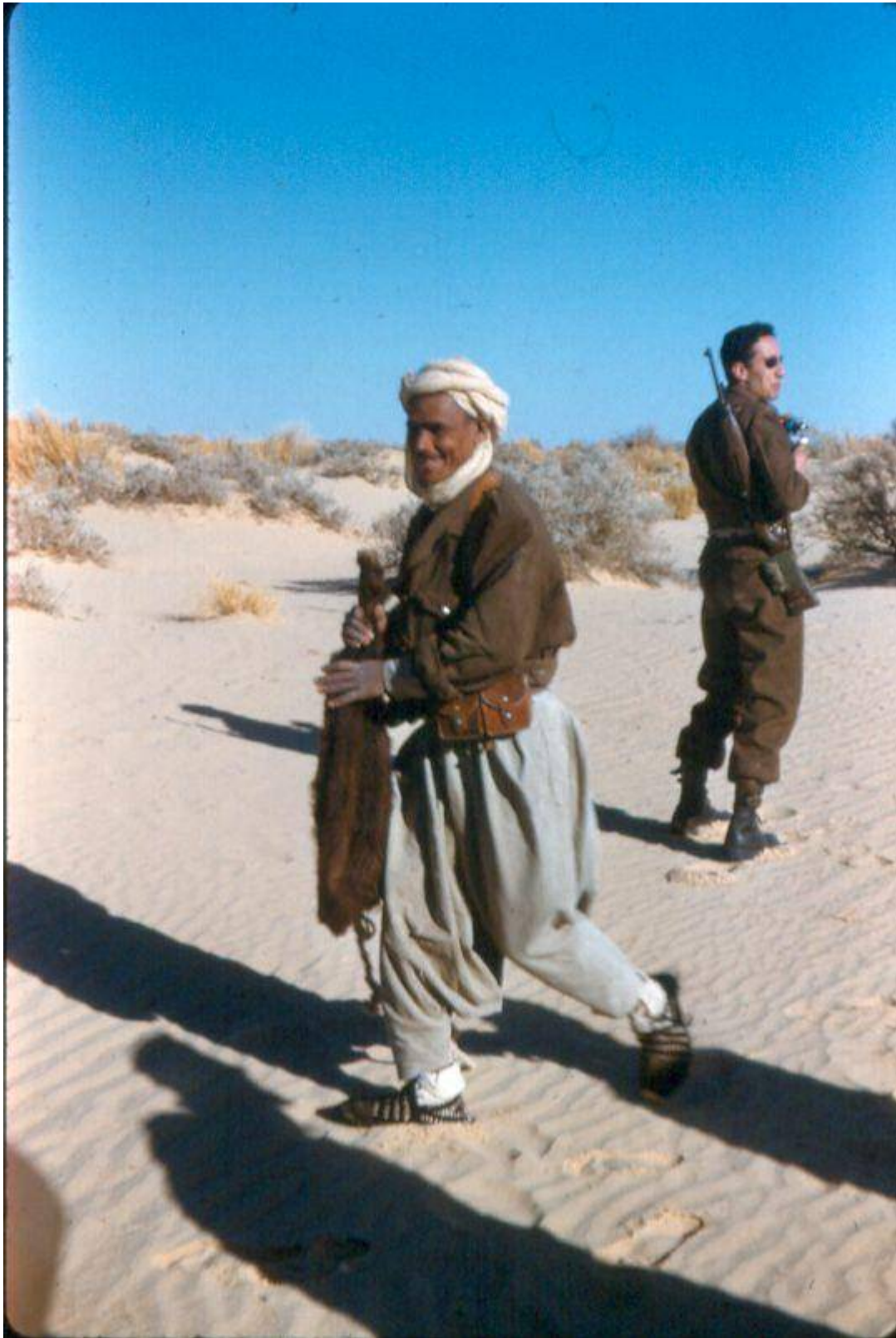
J'ai parlé de mines éclairantes que j'ai fait livrer à S21 pour essayer de protéger le camp d'attaques la nuit. Maurice Rigaud est en train d'en tester une



Belle prise de vue de S21 par Maurice Rigaud. Je ne reconnais pas ce village de tentes ce qui m'indique qu'il s'est étendu après mon départ. Il semble même que le radar ait été changé de place (on ne voit plus les mechtas)



Photo Daniel Claudel : la zone interdite



Daniel Rigaud a voulu photographier un homme du désert. Je me suis trouvé dans le champ de la photo par inadvertance. Tenue de sortie, rangers, carabine, appareil photos et lunettes de soleil. Presqu'un touriste. En tournée à Négrine où la Légion nous recevait. C'est par cette prise de vue que j'ai réalisé que Maurice Rigaud était le "sous-officier" qui a partagé mes nuits (en tout bien tout honneur) à S21 "Neptune".



Magnifique photo du poste S7, prise par Charles Ethuin en 1960. Au centre, canon de 105, au fond le Djebel Onk. Le bâtiment central est celui des officiers. A droite les cuisines, la cantine, le mess, à gauche bâtiments des sous-officiers et hommes de troupe.



Autre photo du poste S7, même auteur



La population locale autour du poste S7 et du puits



*Superbe vue du Djebel Onk
Au premier plan, le barrage électrifié*